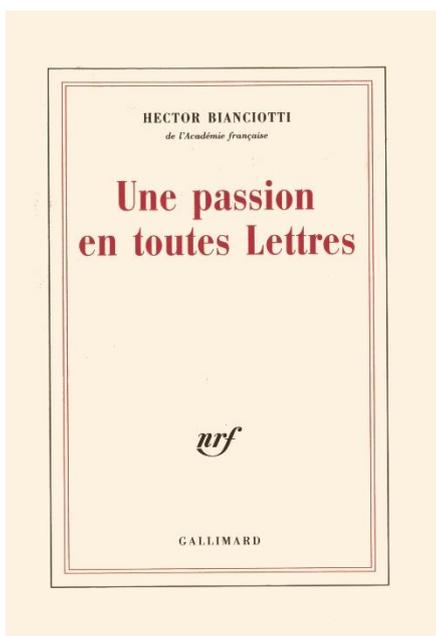
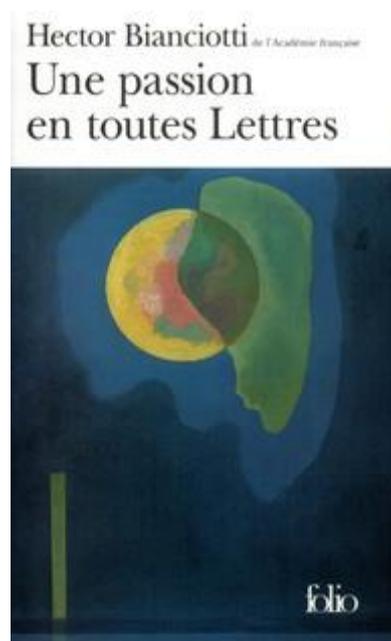


Extrait de *Une passion en toutes Lettres* d'Hector Bianciotti, Gallimard



Collection [Blanche](#), 2001



[Folio](#), 2003

Publié dans le Monde, sous le titre « [Stig Dagerman, le Suédois magnifique](#) », 17 février 1989

Sous réserve d'une providentielle découverte, avec ces deux recueils de nouvelles et de textes divers à nuance autobiographique parfois, s'achève la publication en France de l'œuvre du Suédois Stig Dagerman, commencée en 1956.

Empressons-nous d'observer non pas que ces recueils sont — très partiellement, en réalité — des fonds de tiroirs, mais que, très souvent, les tiroirs recèlent des trésors n'ayant pas trouvé de place dans un volume où ils ne pouvaient pas être admis. C'est le cas, ici, notamment dans *Le Froid de la Saint-Jean*, où l'on trouve des souvenirs, parmi lesquels l'un, très émouvant, du séjour parisien de Dagerman après la guerre, des dîners chez une petite couturière polonaise habitant Belleville, amie d'une aristocrate caricaturale que Dagerman voyait comme un personnage d'Anouilh.

Il y a aussi un texte de l'écrivain sur lui-même, rédigé à la troisième personne, où il demande à Stig la force et la volonté indispensables à Dagerman « pour que celui-ci devienne ce que de rares personnes estiment qu'il est déjà ». Sans oublier l'évocation de Strindberg, le premier écrivain qui ait signifié quelque chose pour lui — ce Strindberg adolescent rêvant « d'allumer un gigantesque incendie avec tout ce qui était froid, gris, pourri, triste et sale ». Et comment ne pas mentionner la page sublime du voyageur qui emporte avec lui la connaissance inutile du globe, un amour malheureux pour la jeunesse européenne et la vision d'une pierre tombale portant cette inscription : « Ci-gît un écrivain suédois tombé pour rien. Son crime : l'innocence ? Oubliez-le souvent. »

Comme les ouvrages précédemment traduits¹ — quatre romans, deux recueils de nouvelles, une pièce de théâtre, des textes donnés à des journaux où figure l'extraordinaire reportage sur l'Allemagne en ruine par un écrivain fou de justice sinon de vengeance, mais trop fin connaisseur des abîmes de l'âme pour se ranger, la conscience en paix, du côté des juges —, les deux recueils que voici sont des livres destinés à des lecteurs au cœur bien trempé. Autrement dit, ce sont des livres à ne pas mettre dans toutes les mains : on « n'en sort pas indemne », même si, une fois happé par une écriture conférant à l'angoisse un empire meurtrier sur le corps et sur la raison, le lecteur est accroché, comme par un hameçon, au moment où, déjà, il sombrait : Dagerman use souverainement de l'aphorisme.

¹ *L'Enfant brûlé*, Gallimard, 1956, coll. « L'Imaginaire », 1981 ; *Le Serpent*, 1966 ; *L'île des condamnés*, 1972 ; *Dieu rend visite à Newton*, Denoël, coll. « Les Lettres nouvelles », 1976 ; *Automne allemand*, 1980 ; *Notre besoin de consolation est impossible à rassasier*, 1981 ; *Le Condamné à mort*, Actes Sud, 1983 ; *Ennuis de noce*, Maurice Nadeau, coll. « Papyrus », 1982 ; *Les Wagons rouges*, Maurice Nadeau, 1987 ; *Printemps français*, Ludd éditeur, 1988.

Fils naturel d'une employée des postes et d'un cheminot, il est né en 1923, et sa mère — qu'il ne devait connaître que vers sa dix-neuvième année et par sa propre et seule initiative — le confie, afin de reprendre son travail en ville, à ses futurs beaux-parents, dans l'austérité de leur ferme. Au reste, le mariage de ses parents n'eut jamais lieu, et ils s'éloignèrent l'un de l'autre définitivement, le père reprenant l'enfant, qui avait grandi dans une atmosphère paysanne fortement teintée de religion, pour l'emmener vivre avec lui à Stockholm, dans un appartement si exigü qu'il faudra installer son lit dans la cuisine. Il avait alors neuf ans.

N'empêche : à peine sorti de l'adolescence, on le retrouve rédacteur en chef d'une petite revue prestigieuse, *La Tempête*, et, à vingt ans, le voilà collaborateur régulier d'*Arbetaren*, organe officiel du mouvement syndicaliste. Il épouse — pour qu'elle obtienne la nationalité suédoise — la fille d'un anarchiste allemand, syndicaliste de surcroît, et bientôt deux enfants vont naître de cette union de circonstance.

Enfin, après avoir publié quelques nouvelles dans des journaux, Dagerman suscite l'enthousiasme de la critique, dont le public emboîtera vite le pas, avec un roman admirable : *Le Serpent*. D'autres vont suivre : *L'île des condamnés*, *L'Enfant brûlé*, son indiscutable chef-d'œuvre, et *Ennuis de noces* dans lequel, en empruntant le ton de ces poèmes satiriques qu'au XVIII^e siècle on composait, à l'occasion des mariages, pour prévenir le mari du sort qui l'attendait, ce Rimbaud du Nord, qui, à vingt-cinq ans, avait, de fait, accompli son œuvre, chercha à se renouveler, à échapper aux huis clos sur fond d'archipels lisses et de soleils froids — bergmaniens avant la lettre — dans lesquels, jusque-là, s'affrontaient ses personnages.

Il avait trente et un ans en 1954 quand, après un long apprentissage de la mort à travers l'écriture et quelques tentatives inabouties, il réussit son suicide. Quelques heures après qu'il eut rédigé, pour son ancien journal, son dernier billet : « Attention au chien ! »

Trois ans auparavant, il avait épousé Anita Björk — la Mademoiselle Julie du film d'Alf Sjöberg — qui lui avait donné une fille. Et, en dépit du mutisme où, de plus en plus, il s'était enfermé, on le croyait heureux — alors qu'il n'espérait plus, qu'il avait atteint l'autre versant du désespoir.

Sans doute, ses plus proches lecteurs avaient-ils négligé certains mots clés de ses livres : L'amour ? « Au début, ça fait drôle de croire à l'amour, c'est tellement différent du reste. Et puis, ça se met à ressembler au reste. » Et aussi : « Personne n'a un bras aussi doux qu'un oreiller. » Et encore : « La permanence de l'Univers est assurée parce que l'amour est impossible : si les planètes savaient aimer, elles quitteraient leur orbite et ce serait le chaos. »

On avait oublié sa vision de la réalité, sa philosophie ; on avait relégué sa littérature à une sorte d'au-delà de sa personne. Plus simplement — c'est si fréquent ! — on n'avait pas pris au sérieux ses propos, car on a peur de voir ce que, lui, voyait : le fond de la nature humaine, là où elle n'est plus contenue par la morale, où des courants impurs viennent recouvrir les sentiments les plus nobles. On n'avait pas compris que, tel l'enfant qui démonte un réveil pour savoir ce qu'est le temps, il s'était démonté lui-même, rouage après rouage, et qu'une angoisse définitive avait pris possession de lui.

L'angoisse, cette impossibilité d'être au-delà de ce qu'on est ; ce point noir qui, à lui seul, bouche l'horizon. L'angoisse qui fait de l'homme une bête traquée cherchant en vain des issues, en proie à une hâte désespérée dont il ignore même la cause, et qui ne voit la vie qu'à travers des barreaux.

Lire Dagerman, c'est ressentir, dans tout le corps, l'impuissance de l'esprit à l'égard de l'esprit, et, de ce fait, éprouver à quel point on peut devenir incapable *d'être comme soi*.

Déjà Flaubert disait que donner une issue dans l'art à ce qui nous oppresse dans l'existence ne signifie nullement que l'on s'en débarrasse, au contraire, car « les écumes du cœur ne se répandent pas sur le papier : on n'y jette que de l'encre.

Et à peine sortie de notre bouche, la tristesse créée nous rentre à l'âme par les oreilles et plus ronflante, plus profonde. On n'y gagne rien ».

Stig Dagerman, lui, s'est inoculé sa littérature à lui-même comme un poison, et il en est mort. Les deux nouvelles qui montrent, de manière exemplaire, et sa conception de l'homme et les ravages de l'angoisse s'intitulent, respectivement, « Viande salée et concombres » et « L'Homme étranger ».

Dans un recoin de son œuvre, dont chaque volet est un « Précis de décomposition », Dagerman a laissé, comme par négligence, une ligne qui ressemble à une profession de foi, peut-être même, qui sait ? à de l'espoir : « Je crois à l'absurdité de l'ensemble, mais à la signification involontaire des parties. »

Comme tous les grands pessimistes, il dénonçait le mal et, à sa manière, il luttait contre lui, alors que l'optimiste ne fait que s'en étonner.